

## Portrait d'auteur : David Marcantel

Érik Charpentier

Numéro 4, 1994

Le français, langue maternelle, en milieu minoritaire (suite et fin), de quelques auteurs, les centres de recherche

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1004487ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1004487ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

### ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Charpentier, É. (1994). Portrait d'auteur : David Marcantel. *Francophonies d'Amérique*, (4), 145–154. <https://doi.org/10.7202/1004487ar>

## PORTRAIT D'AUTEUR : DAVID MARCANTEL

Érik Charpentier  
Université Southwestern (Lafayette, Louisiane)

Dans les marécages de la Louisiane, il y a des terres si imbibées d'eau qu'elles tremblent quand on marche dessus... la « prairie tremblante ». Lorsque le piègeur de bêtes à peau traverse la prairie tremblante, c'est en faisant grande attention, parce qu'il ne sait jamais à quel moment la couche d'herbes cédera et il tombera.

David E. Marcantel, *Nathalie*.

David Marcantel est né en Louisiane il y a une quarantaine d'années. Avocat de profession, il pratique à Jennings — petite ville située entre Lafayette et Lake Charles, sur la « prairie tremblante » — où il vit, avec sa femme Simone Patenaude (d'origine québécoise), son fils Pierre (quinze ans) et sa fille Nathalie (treize ans). Comme beaucoup de ses contemporains, il redécouvre sa « francophonie » après une enfance et une adolescence passées presque exclusivement en anglais.

« Tout dans la vie officielle en Louisiane est en anglais. Quatre-vingt-quinze pour cent de ma vie se déroule en anglais, même si je suis capable de vivre en français. Ce sont les circonstances de la vie. Il y a des personnes qui peuvent travailler en français, mais ce sont des fermiers, des pêcheurs ou des charpentiers. Des personnes qui travaillent plutôt avec leurs mains. Mais dès qu'il s'agit de mettre des mots sur le papier, comme un avocat par exemple, là c'est en anglais. »

À ses débuts, comme la plupart des écrivains francophones louisianais, il adopte une série de pseudonymes pour exprimer ce qui ne se dit pas en anglais, ou ce qui ne doit pas se dire. Comme au mardi gras, il revêt un déguisement qui lui permet de s'effacer de la Louisiane anglophone de tous les jours.

David Marcantel lie son travail d'écriture à un groupe d'auteurs franco-louisianais, tous descendants d'une même tradition orale riche, complexe et métissée. Comme eux, il se fait porte-parole de l'oralité francophone louisianaise par l'écriture. Comme le griot chez les anciennes tribus africaines, il transmet la tradition; mais tout en la réinventant, tout en la pliant à son individualité d'écrivain.

\* \* \*

FA – À qui est-ce que je parle ce matin? Est-ce à David Marcantel, à Émile DesMarais ou à Marc Untel? Qui est-ce qui est ici devant moi?

DM – C'est David Émile Marcantel qui est ici ce matin... J'ai écrit avec trois ou quatre noms de plume. J'ai commencé avec Pierre Cocodrie. Puis je suis devenu Émile DesMarais, parce que je passais beaucoup de temps dans les marécages: j'ai pris mon deuxième prénom «Émile» et pour «DesMarais»... je pensais vraiment «des marécages». Ensuite, j'ai pris le nom de mon père, qui est «Marcantel», et le nom de ma mère, «de Gravel», et j'ai fait «Marc Untel de Gravel»: j'ai pensé au Frère Untel quand j'ai fait ça.

Et je pense qu'on [la plupart des auteurs de la renaissance de la littérature franco-louisianaise] a eu tous ces noms parce qu'au début nous étions gênés d'écrire sous nos vrais noms. Et aussi je pense que nous voulions donner l'impression d'être plus nombreux à écrire que nous l'étions en vérité.

FA – Jean Arceneaux avait donc raison dans *Schizophrénie linguistique*, quand il parlait d'un individu profondément divisé, avec une identité complètement anglophone, et l'autre francophone; sans possibilité de réconciliation entre les deux.

DM – Au début on le ressentait. Mais pour moi, ce n'est plus comme ça maintenant. J'ai complètement intégré l'anglais et le français dans ma vie, je suis moins gêné. Et je crois que c'est un peu général. Je ne pense pas que c'était au hasard que nous prenions ces noms de plume; c'était comme si nous avions deux vies: une vie d'écrivain et une vie américaine. Ainsi, presque tout le monde a pris des noms de plume, parce qu'on avait tous, plus ou moins, des prénoms anglais. Et ceux qui étaient voués à la cause française ne voulaient pas écrire sous un nom anglais.

FA – À quelle époque tout cela s'est-il déroulé?

DM – Dans les années soixante-dix à peu près. C'est Barry Ancelet qui a commencé à écrire, et c'est le Québec qui nous a lancés. Le Québec avait organisé un retour aux sources, et pas mal de Louisianais sont allés là-bas. Le Québec essayait de faire venir des Franco-Américains.

FA – Au Québec.

DM – Dans la ville de Québec. Et dans le cadre de ce retour aux sources, il y avait une soirée de «Paroles et Musique». Mais ça faisait cinquante ans que les Louisianais n'avaient rien écrit sur papier, en français. On avait écrit beaucoup de chansons, on avait enregistré beaucoup de ces chansons qui étaient en fait de la poésie, mais qui n'étaient pas considérées comme de la poésie. Et franchement, je ne vois pas pourquoi il n'y a rien eu d'écrit entre 1917 et les années 1970. Pendant cette période, il n'y a eu tout simplement rien en Louisiane. Donc la Louisiane n'avait rien à présenter, du côté écriture. Et Barry Ancelet s'est dit: «Mais il faut écrire quelque chose!» Il s'est lancé avec cette idée et

ç'a été le début de tout le mouvement qui existe maintenant. En plus, le livre *La Sagouine*, d'Antonine Maillet, a eu beaucoup d'influence en Louisiane. Parce que les gens qui étaient vraiment intéressés par la survivance acadienne voyaient dans ce livre qu'il est possible d'écrire en acadien. L'acadien en Louisiane, ou le cadien, n'est pas identique à l'acadien du Canada. Ici, la langue n'a pas exactement évolué de la même façon. Mais ça nous a inspirés d'aller parler aux vieux et d'écrire ce qu'ils disaient. D'inventer autres choses aussi, mais en utilisant ce parler cadien. Et depuis, il y a beaucoup de personnes qui écrivent en Louisiane.

FA – Avez-vous été élevé principalement en anglais ou en français?

DM – J'ai été élevé en anglais, comme tous les enfants de mon époque.

FA – Mais le son français existait.

DM – Oui, j'entendais le français autour de moi. Mais je ne le parlais pas.

FA – Quand avez-vous pris la décision de le parler?

DM – Quand j'entendais quelqu'un parler français autour de moi, je voulais comprendre. La plupart des autres enfants n'étaient pas intéressés, mais pour moi, c'était important. J'écoutais. J'avais seize ans la première année où j'ai pu suivre un cours de français. Je ne parlais pas français, à part quelques phrases. Je pratiquais avec les gens qui m'entouraient, et je n'ai jamais arrêté. À Jennings, d'où je viens, la station de radio a une émission en français depuis quarante-cinq ans. Cela a beaucoup aidé aussi. Le français, quand j'étais jeune, était complètement négligé. Les enfants ne savaient pas qu'ils étaient d'origine française, même s'ils avaient des noms comme « Hébert » ou « Leblanc », qui sont toujours prononcés à la française. Dans les écoles, le fait qu'il y avait du français en Louisiane n'était jamais mentionné. Du premier au douzième livre, il n'y avait qu'un paragraphe qui mentionnait qu'il y avait des Acadiens qui avaient été expulsés du Canada et qui étaient venus en Louisiane. On passait ce paragraphe en un jour. Si l'enfant était absent ce jour-là, il manquait toute l'histoire.

FA – Est-ce qu'on écrit beaucoup en Louisiane aujourd'hui?

DM – S'il y avait assez de public, il y aurait beaucoup plus d'écrits. Il est difficile d'écrire beaucoup quand on sait que l'on écrit pour un petit public. Le pourcentage des Cadiens capables de lire ce que nous écrivons est minime! Il y a beaucoup plus d'écrits sur la Louisiane par des auteurs de France, qu'il y en a en Louisiane. Les auteurs louisianais écrivent sur la Louisiane, mais nous n'avons pas eu de grands succès, comme Jean Vautrin, qui a gagné le prix Goncourt. Bien que les livres de poésie louisianaise aient été publiés ailleurs — en France et au Canada — nous n'avons jamais trouvé de public là-bas.

FA – Comment expliquez-vous les différentes orthographes du cadien?

DM – Ça dépend de chaque auteur. Ça dépend de combien de temps l'auteur a étudié le français standard. Dans le français standard, il y a

beaucoup de sons qui s'écrivent de façons différentes. C'est le même son, mais ça peut s'écrire de façons différentes. Si on n'a pas mal étudié le français standard, on peut choisir l'orthographe qui convient à un son. Tandis que quelqu'un qui a peut-être suivi deux ans de français à l'école secondaire est moins capable. Alors, je pense que c'est cela qui explique les variations. Et aussi, il n'y a pas de « bureau de la langue française »; quelqu'un qui va dire comment ça devrait être écrit. Il y a eu beaucoup de disputes sur l'orthographe du mot « cadien ». Et même là, ce n'est pas décidé. Mais tout le monde est d'accord que ce n'est pas « cajun ». Comment écrire: « a m'a dit que'que chose »? Tout le monde peut avoir son opinion.

FA – De quoi traitez-vous dans votre poésie?

DM – Je ne pense pas vraiment que je suis poète. Je me considère comme « écrivain de circonstances ». Si on a besoin d'un conte, j'écris un conte. Si on a besoin d'un discours, j'écris un discours. Si on a besoin d'un poème, j'écris un poème. Je ne suis pas poète. Il y a des poètes en Louisiane qui écrivent en français et qui sont beaucoup plus forts que moi. J'essaie d'écrire des choses que j'ai vécues. C'est plus ou moins ce que tous les auteurs du monde font pour être certains de dire la vérité. J'essaie de mettre dans mes textes les choses que les gens m'ont dites, plutôt que d'inventer une circonstance que je n'ai jamais vue. D'ailleurs, tous les écrivains d'ici sont vraiment enracinés dans la Louisiane.

FA – Vous vous dites « écrivain de circonstances ». À quel rythme écrivez-vous?

DM – Pas très régulièrement, mais de temps à autre. Par exemple, j'ai écrit ce texte, *Nathalie* [sur sa fille handicapée], parce que je fais partie d'une association qui s'appelle « Toastmasters ». Et dans notre club, nous faisons notre discours en français. Nous sommes les seuls « toastmasters » dans tous les États-Unis qui font les discours en français. Et j'avais besoin d'un discours, alors j'ai écrit ce texte comme un discours. Mais ça n'a jamais été publié. Ensuite, je t'ai remis une traduction de l'évangile de Matthieu.

FA – Pourquoi cette traduction?

DM – J'ai essayé ça parce que je me suis dit que beaucoup de langues se sont normalisées en traduisant la Bible. Et la Bible a été traduite dans 30 000 langues et dialectes, ou quelque chose comme ça.

Et ça n'a jamais été traduit en cadien. J'ai lu un article dans *L'Actualité* une fois, où on disait qu'il y avait un groupe au Québec qui voulait une traduction en joual. Ça m'a inspiré... « l'évangile selon ti-Jean ou quelque chose ». Alors j'ai pris l'évangile de Matthieu et j'ai tout traduit en cadien. Pour chaque phrase je me disais, qu'est-ce qu'un cadien dirait véritablement? C'est assez long, et c'était juste pour le plaisir de l'avoir fait. Je voulais juste que ça existe. Toutes les traductions françaises de la Bible sont au passé simple, et le passé simple est

inconnu en Louisiane : totalement incompris et pas utilisé du tout. Est-ce que les Français de France ont jamais parlé au passé simple? Non, c'était une façon littéraire d'écrire. Et en Louisiane, puisque la langue a survécu seulement grâce aux mots que les gens utilisaient, personne ne l'a jamais appris. Le cadien est une variété du français, je voulais adapter l'évangile de Matthieu à cette variété.

FA – Et ce texte, *Noël en Louisiane*, dans quelles circonstances l'avez-vous composé?

DM – Je voulais faire une chanson de Noël parce que tous les cantiques de Noël parlent de neige, de choses qui se passent ailleurs, dans d'autres pays « plus nordiques ». Alors j'ai commencé à écrire ce texte, et le poème était trop long pour une chanson. Ça fait qu'on a pris quelques paragraphes et on en a fait une chanson. Ça été enregistré par ma sœur, Nancy Tabb Marcantel, et ça passe à la radio au moment de Noël. Je pense que c'est à peu près la première chanson de Noël qui parle vraiment de ce que nous faisons à Noël, en Louisiane, et qui n'a rien à voir avec la neige, ni les traîneaux. Ça a plutôt rapport avec des feux de joie [sur les levées], des feux d'artifices et... la musique d'accordéon.

FA – Et l'avenir de la littérature franco-louisianaise?

DM – Avec tous les programmes d'enseignement du français qui existent dans les écoles maintenant, nous allons former des gens qui savent lire et écrire le français. Alors je pense qu'on va avoir une littérature grandissante. De temps à autre, on fait encore des soirées « Paroles et Musique », et il y a des gens qui sortent des choses de leurs tiroirs. Des gens qui travaillent beaucoup d'heures, juste pour le plaisir d'avoir créé, d'avoir laissé des traces à l'effet que nous existons ici. La musique est tellement éphémère, ça s'oublie si vite. Il y a au moins une trentaine de personnes qui écrivent en français des textes de très bonne qualité. Il serait souhaitable que ça soit disponible à tous ces étudiants de français, pour créer chez eux un sens de l'ethnicité. Une prise de conscience que le français n'est pas une langue étrangère, qu'ils sont en train de rattraper le temps perdu. C'est un héritage qui est le leur et qui leur a été volé.

---

N.D.É: Étant donné que les textes des auteurs cadiens sont souvent difficiles à se procurer à l'extérieur de la Louisiane, nous avons fait une exception en reproduisant ci-après trois textes inédits composés par David Marcantel.

NATHALIE

« Bon courage », « Tenez bien », « Lâche pas la patate ». Cette dernière expression, typiquement cadjine, est très utilisée en Louisiane, mais je n'ai jamais su au fond ce que cela voulait dire avant la naissance de notre fillette Nathalie.

Quand Nathalie est née, elle semblait parfaite. C'était seulement au moment où les autres enfants de son âge commençaient à marcher et à courir que l'on s'est inquiété. Chaque fois que Nathalie essayait de se mettre debout, elle tombait. Elle ne tombait pas comme un bébé tombe, sur ses fesses, sans se faire mal. Non, elle tombait comme un arbre que l'on coupe dans la forêt, incapable d'arrêter sa chute. Et souvent elle se faisait mal. Après avoir visité bien des médecins, il a fallu se rendre à l'évidence. Nathalie avait une paralysie cérébrale. Elle n'allait pas marcher. Des crises d'épilepsie sont venues par la suite compliquer encore la situation.

Dans les marécages de la Louisiane, il y a des terres si imbibées d'eau qu'elles tremblent quand on marche dessus. On appelle ce phénomène la « prairie tremblante ». Lorsque le piégeur de bêtes à peau traverse la prairie tremblante, c'est en faisant grande attention, parce qu'il ne sait jamais à quel moment la couche d'herbe cédera et qu'il tombera. Pour Nathalie toute la terre est une prairie tremblante qui bouge et tremble en dessous de ses pieds. Elle vit un tremblement de terre continu.

Ainsi Nathalie continuait à ramper pendant que les autres enfants de son âge couraient. Il faut dire qu'elle rampait très vite. Elle jouait à quatre pattes avec les autres enfants. Mais elle n'abandonnait jamais l'idée de marcher, elle aussi.

Nathalie est très petite. Elle est canaille, mais elle a bon caractère. Même si elle tombait 30, 40, 50 fois par jour, elle recommençait ses efforts de marcher. Souvent elle se frappait la tête ou la figure dans sa chute. Elle avait des bleus partout. Mais elle me disait à moi : « Lâche pas la patate, papa ! » Et elle tentait sa chance de nouveau.

Nathalie a une philosophie amusante de la vie. Elle dit à tout le monde qui veut l'écouter : « Tracasse-toi pas, sois heureux. »

Nathalie nous a appris à apprécier ce que nous avons plutôt que de regretter ce que nous n'avons pas. Pour y arriver, elle cite souvent un vieux sauvagement qu'elle a vu dans un film western à la télévision. Elle dit sagement : « Un morceau de chien bouilli a assez bon goût quand on est à la crève de faim. » Notre chienne Muffy a toujours l'air inquiet quand elle dit cela.

Avec le temps, Nathalie a appris beaucoup de choses : comment se tenir debout toute seule, comment sauter de joie sans quitter la terre, comment danser sans bouger les pieds. Elle a même appris à marcher si je lui tenais la main d'un côté et sa mère de l'autre côté. C'était une grande victoire. Nathalie était en sécurité au sein de notre famille.

Mais le jour est arrivé où il fallait que Nathalie commence l'école. Elle avait six ans. Nous avions si peur car nous ne pouvions pas être là pour lui tenir les mains. Elle ne pouvait pas ramper d'une classe à l'autre. Qu'allions-nous faire ? J'ai bien discuté du problème avec le principal de l'école, mais, malgré ses assurances, je restais inquiet.

En arrivant à l'école avec Nathalie, le premier jour, j'avais la gorge serrée.

Mais Nathalie était attendue. À l'entrée de l'école primaire, il y avait une foule de petits enfants qui se disputaient le droit de lui tenir les mains. Noirs et blancs, garçons et filles, riches et pauvres, ils ont pris les mains de Nathalie et elle est partie à sa salle de classe marchant comme une princesse. Et tous les jours, c'était la même chose.

À la fin de la première semaine, j'ai demandé à Nathalie comment elle trouvait l'école. Elle m'a dit très sérieusement : « J'ai un gros problème. Stacie veut m'aider, et Heather veut m'aider et Tom et Suzanne et Meagan et beaucoup d'autres veulent m'aider. » J'ai demandé : « Mais alors, quel est le problème? »

Nathalie m'a regardé tout exaspérée : « Je n'ai que deux mains! »

Pour la fête de la veille de la Toussaint, tous les enfants se déguisaient pour aller à l'école en costume. Nathalie m'a dit qu'elle voulait y aller habillée en paillasse. Je lui ai dit : « C'est une bonne idée, Nathalie. Mais pourquoi habillée en paillasse? » Elle m'a expliqué patiemment : « Parce que les paillasses, papa, ça tombe beaucoup. »

Maintenant Nathalie a dix ans et elle marche toute seule. Ces jours-ci c'est surtout lorsqu'elle court qu'elle tombe! Si vous n'avez jamais vu Nathalie partir à travers un champ, courant à sa façon et traînant un cerf-volant derrière elle, vous n'avez jamais vu la joie incarnée. Elle vole de ses propres ailes. Oui, elle a fait beaucoup de progrès, et moi aussi.

J'ai appris beaucoup de Nathalie. J'ai appris sa danse où on ne bouge pas les pieds. On appelle cette danse « le grouillement ».

J'ai appris que pour traverser la prairie tremblante de la vie, il faut que tout le monde, noirs et blancs, garçons et filles, riches et pauvres se tiennent les mains et que nous marchions ensemble.

Et j'ai appris que, même si on tombe des centaines de fois, et que cela fait très mal, il ne faut jamais lâcher la patate!

LA BONNE NOUVELLE DE MATTHIEU EN CADIEN, Chapitre 28

Jésus revient à la vie

28 1 Après le sabbat, dimanche au lever du soleil, Marie de Magdala et l'autre Marie ont venu voir le tombeau.

2 Soudain, y a eu ein fort tremblement de terre; ein ange du Seigneur a descendu du ciel, a venu rouler la pierre de côté et s'a assis dessus.

3 Il ressemblait pareil comme la lumière d'eine étoise et son linge était blanc comme la neige.

4 Les gardes en ont eu si peur que ça s'a mis à trembler et a devenu comme morts.

5 L'ange a pris la parole et a dit aux femmes: « Ayez pas peur. Je connais que vous autres cherche Jésus, cil-là que le monde a cloué dessus la croix;

6 « il est pas icitte. Il a revenu de la mort à la vie et il va asteur vous espérer en Galilée; c'est là que vous autres va le voir. C'est ça que j'avais à vous dire. »

8 Elles ont quitté viteement le tombeau, remplies tout à la fois de peur et d'eine grande joie, et ils ont couri porter la nouvelle aux disciples de Jésus.

9 Tout d'eine escousse, Jésus a venu à leur rencontre et a dit: « Je vous salue! »

Ça s'a approché de lui, ils ont saisi ses pieds et l'ont adoré.

10 Ça fait que Jésus yeux a dit: « Ayez pas peur. Allez dire à mes frères de se rendre dedans Galilée: c'est là que ça va me voir. »

Le rapport des gardes

11 Durant que ça était dessus le chemin, quelques-uns des soldats qui gardiont le tombeau ont revenu à la ville et ils ont raconté aux chefs des prêtres tout ça qu'avait arrivé.

12 Les chefs des prêtres s'ont réuni avec les anciens: après de se mettre d'accord, ils ont donné eine grosse somme d'argent aux soldats

13 et ça yeux a dit: « Vous autres va déclarer que ses disciples ont venu durant la nuit et qu'ils ont volé son corps durant que vous autres dormaient.

14 « Et si le gouverneur l'apprend, nous autres, on va savoir le convaincre et vous éviter tout misère. »

15 Les gardes ont pris l'argent et ils ont suit les instructions qu'ils aviont reçues. Comme ça, cette histoire s'a répandu parmi les Juifs jusqu'à ce jour.

16 Les onze disciples s'ont rendu dedans le Galilée sus le coteau que Jésus yeux avait dit.

Jésus apparaît devant ses disciples

17 Équand ça l'a vu, ça l'a adoré; certains d'eux autres, pourtant, ont eu des doutes.

18 Jésus s'a approché et yeux a dit: « Tout pouvoir m'a été donné dedans le ciel et sus la terre.

19 « Allez donc au-ras des hommes de tous les nations et faites d'eux autres mes disciples; baptisez-les au nom du Père, du Garçon et du Saint-Esprit,

20 « et montrez à eusse à obéir à tout ça que je vous ai ordonné. Et savez-lé: je vas être avec vous autres tous les jours, jusqu'à la fin du monde. »

NOËL EN LOUISIANE

*Loin de la terre où je suis né  
Et de mon peuple si bien aimé  
Mon cœur me dit qu'il faut rentrer  
Pour Noël en Louisiane*

*Pas de neige sur les chênières  
On passe toujours un Noël vert  
Dans notre pays de fleurs d'hiver  
C'est Noël en Louisiane*

*Crèche de mousse et latanier  
Feux de joie sur les levées  
Cantiques dans le Vieux Carré  
C'est Noël en Louisiane*

*On rassemble la grande famille  
Partout des églises remplies  
Oies de neige dans les clos de riz  
C'est Noël en Louisiane*

*Azalées et camélias  
Arbres coupés dans le grand bois  
On espère le Petit Roi  
C'est Noël en Louisiane*

*Jambalaya aux saucisses  
Chansons et feux d'artifices  
Boudins, gombos, écrevisses  
C'est Noël en Louisiane*

*Roulaison et sirop de canne  
Pralines faites de noix de pacane  
Couronnes tissées de lianes  
C'est Noël en Louisiane*

*On prépare le réveillon  
Musique joyeuse d'accordéon  
Jouets cachés dans les chaussons  
C'est Noël en Louisiane*

*Jours de pluie et du soleil  
Beignets et café au lait  
Joyeux Noël et Bonne Année!  
C'est Noël en Louisiane*

*C'est Noël en Louisiane  
Le pays de notre monde  
Que Dieu protège cette terre bénie  
Paix sur la terre aux hommes*

BIBLIOGRAPHIE

---

Poèmes

DESMARAIS, Émile, « Les frères Balfas, Ambassadeurs extraordinaires », dans *Louisiane française*, octobre 1979, p. 2.

——, « En Louisiane », dans Mathé Allain et Barry Ancelet (dir.), *Littérature française de la Louisiane: Anthologie*, Balford (N.H.), National Materials Center for French, 1981, p. 335.

——, « Les faux-jetons », dans Barry Jean Ancelet (dir.), *Cris sur le Bayon*, Montréal,

Éditions Intermède, 1980, p. 79 à 81.

——, « Fragment of Longer Work », *Ibid.*, p. 82 et 83.

UNTEL DE GRAVEL, Marc, « Joyeux Cadjins », dans *Louisiane française*, septembre-octobre 1981, p. 12. (Reproduit dans *Acadie tropicale*, p. 47.)

——, « Le mensonge », dans *Louisiane française*, novembre 1981, p. 9.

——, « Hors de l'anglais, point de salut », dans *Acadie*

*tropicale*, Lafayette, Éditions de la Nouvelle Acadie, 1983, p. 44 et 45.

Nouvelles

DESMARAIS, Émile, « Le fou dans l'arbre », dans *Littérature française de la Louisiane, op. cit.*, p. 321 à 325.

Théâtre

DESMARAIS, Émile, « Mille misères : laissant le bon temps rouler en Louisiane », *ibid.*, p. 299 à 318.